

LIVRE DEUXIÈME

DES MALADIES EN GÉNÉRAL

Lorsque, sous l'influence des différentes impressions morbifiques, un trouble fonctionnel ou matériel se produit, il en résulte des maladies aussi variées dans leur siège que par leurs symptômes, mais qu'on peut réunir, d'après leur nature probable ou leur caractère principal, en un certain nombre de classes distinctes. Chacune de ces classes renferme un très-grand nombre de groupes secondaires formant des ordres, des genres ou des espèces. C'est une division des maladies en familles naturelles, dont les parties diverses, par suite des circonstances spéciales, peuvent être réunies par un lien commun, très-général, supérieur aux phénomènes de détail, qui en établit la consanguinité.

Ainsi, à part le siège et la forme anatomique du mal sur la peau et dans l'intestin, dans le typhus, la variole, la scarlatine, la fièvre typhoïde, la rougeole, la peste, etc., qui sont des maladies en apparence bien distinctes, il y a un fait supérieur qui les rapproche, c'est la fièvre continue et la putridité du sang, la diffusion de la fibrine et sa tendance à la diminution quantitative : on en a fait avec raison une famille morbide naturelle désignée sous le nom de *fièvres* ou de *pyrexies*.

D'autres maladies, caractérisées par des symptômes très-différents, selon l'organe affecté, offrent cependant, comme fait supérieur, général, une grande chaleur, une exsudation locale de fibrine dans les tissus malades, et une augmentation de fibrine dans le sang : ce sont les *inflammations*, ou *phlegmasies*.

Ailleurs, le fait principal est une mortification des tissus ou *gangrène*, une hémorrhagie extérieure ou profonde, qui, selon son abondance et la structure des tissus affectés, présente des phénomènes différents : ce sont les *hémorrhagies*.

Chez d'autres, sous l'influence des causes les plus opposées, la sérosité du sang s'échappe des capillaires et infiltre le tissu cellulaire, ou se rassemble dans les cavités séreuses, de manière à former des *hydropisies*.

Ou bien le sang tout entier s'altère dans sa composition par le changement des proportions et de la nature de ses éléments : ce sont les *nosohémies*.

La sécrétion anormale des gaz, quels qu'en soient la cause et le siège, constitue des maladies formant une famille particulière, celle des *pneumatoses*.

Souvent des sécrétions séreuses excessives se font à la surface de la peau et du tissu muqueux, et la sérosité s'écoule en assez grande abondance : ce sont les *flux*.

Des altérations chroniques, plus ou moins profondes et permanentes, se font dans les tissus, entravent l'exercice des fonctions et produisent des accidents de forme différente et variée, suivant l'importance des parties malades : c'est ce que l'on appelle des *maladies organiques* ou des *nosorganies*. Les unes sont caracté-

risées par un simple trouble de la nutrition laissant la texture organique élémentaire intacte, semblable à ce qu'elle est dans l'état normal ; exemples : l'atrophie, l'hypertrophie, l'épithélioma, etc. Les autres, au contraire, déterminent la formation de productions accidentelles ou éléments organiques de forme nouvelle, s'ajoutant aux éléments normaux des tissus, de manière à les transformer en un tissu presque nouveau : ce sont les tubercules, le cancer, la mélanose, etc. On connaît aussi des *lithiasies* ou formation de pierres, de calculs et d'ostéophytes ; des *zoogénies*, dans lesquelles il y a production d'entozoaires ou d'épizoaires ; des *phytorganies*, caractérisées par la génération d'épiphytes ; des *toxémies* ou empoisonnements ; des *ectopies* ou difformités, et des *traumaties* ou maladies traumatiques. Il y a enfin des maladies de forme et de cause très-différentes, caractérisées essentiellement par des troubles dynamiques du système nerveux, sans altération matérielle appréciable, troubles de sensibilité, d'intelligence et de mouvement, qui constituent la famille des *névroses*.

La division des maladies en familles ou classes distinctes a pour la nosographie l'immense avantage de permettre au médecin d'indiquer d'une manière générale les principaux caractères de chaque espèce morbide, indépendamment des phénomènes secondaires produits par le siège anatomique du mal, par l'influence des âges, du climat, des idiosyncrasies, etc. C'est la seule manière de commencer les études médicales d'une manière fructueuse, et la pathologie générale serait incomplète si elle ne renfermait pas l'exposé général des connaissances les plus importantes sur ces différentes classes de maladies.

Celles dont je vais m'occuper d'une manière générale sont : 1° la *fièvre* et les *fièvres* ; 2° les *inflammations* ; 3° les *gangrènes* ; 4° les *hémorrhagies* ; 5° les *hydropisies* ; 6° les *flux* ; 7° les *pneumatoses* ; 8° les *nosorganies* ; 9° les *lithiasies* ; 10° le *parasitisme* ; 11° les *névroses*, auxquels il faudrait joindre les vices de conformation et les difformités, les maladies traumatiques, telles que plaies, fractures, luxations, etc., ce que je puis faire dans un livre essentiellement médical.

CHAPITRE PREMIER

DE LA FIÈVRE.

I

Depuis le commencement de la médecine, à la période d'Hippocrate et de Galien comme de nos jours, la fièvre a été l'objet de discussions et de controverses toujours les mêmes. Il suffit de lire Galien pour y trouver à peu près dans les mêmes termes les éléments du problème tel qu'on le comprend aujourd'hui. Considérée dans sa nature ou dans ses phénomènes principaux, la fièvre est encore pour nous ce qu'elle était pour les anciens. En effet, sa nature est restée impéné-

trable, et l'on n'est embarrassé que par les hypothèses jetées dans la science par les médecins célèbres qui ont régné sur l'opinion. D'une autre part, ses phénomènes principaux ne sont pas beaucoup mieux connus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

Toujours la fièvre a été envisagée de la même façon, comme un feu intérieur causé ou entretenu par une lésion à détruire ou à éliminer. Son nom vient du latin *febris*, dérivé de *fervere*, bouillir, de *fervor*, effervescence, ou de *febricare*, qui signifie l'action de purifier. Les mots grecs $\pi\upsilon\rho\rho$, $\pi\upsilon\rho\rho\epsilon\tau\epsilon\delta\epsilon\varsigma$, servaient à exprimer le fait de la chaleur fébrile observée dans la plupart des maladies, et l'on y a peu à peu substitué le mot $\pi\upsilon\rho\epsilon\zeta\iota\varsigma$, *pyrexie*, pour exprimer les maladies dont la fièvre est le phénomène principal. C'est qu'en définitive la fièvre, considérée en elle-même, n'est pas autre chose qu'une élévation de la température du corps.

De tout temps aussi, la fièvre a été considérée soit comme une maladie primitive entraînant des désordres secondaires, soit comme une maladie secondaire déterminée par une lésion organique, c'est-à-dire comme un symptôme formé par la réunion d'un certain nombre de troubles particuliers distincts les uns des autres. Dans ce cas, la fièvre ne serait qu'une agglomération de phénomènes n'ayant de signification que par cette agglomération même. En effet, séparés les uns des autres, ces phénomènes ne constituent pas plus la fièvre que les différentes parties du visage isolées ne font le portrait d'une personne.

II

C'est à tort que différents médecins trop exclusifs ont fait de la fièvre un symptôme toujours lié à des altérations somatiques appréciables. Cela n'est pas exact expérimentalement. Le fait est impossible à démontrer, et, chose curieuse, cette doctrine, qui est celle des anatomistes, des organiciens, des positivistes, etc., repose justement sur une hypothèse, c'est-à-dire sur la foi aveugle qu'il faut avoir pour des faits qu'on ne peut connaître que par raisonnement et qu'on ne peut ni voir ni toucher.

Il n'est pas moins déraisonnable de considérer exclusivement la fièvre comme un acte morbide primitif toujours indépendant des lésions corporelles qui se développent dans sa durée. C'est là une erreur causée par un abus de raisonnement; mais, à l'exemple de Galien, qui est fort explicite à cet égard, il faut étudier la fièvre à un double point de vue, selon qu'elle constitue le désordre principal dans la maladie qu'on observe, exemple : les typhus; ou au contraire selon qu'elle se développe sous la dépendance d'une lésion somatique constante et invariable, comme on en voit un exemple dans l'inflammation franche des organes et des principaux tissus.

III

La fièvre est une réaction de l'organisme contre certaines impressions morbifiques. C'est la plus fréquente des *sympathies*. On doit y voir un spasme du cœur qui imprime à la masse du sang une course plus rapide, et produit dans les tissus une combustion exagérée de leurs éléments ou si l'on veut une augmentation des

oxydations organiques, d'où résulte une augmentation de la température du corps avec courbature plus ou moins prononcée.

IV

Comme l'a dit Hippocrate, la fièvre est une maladie très-commune, qui accompagne ordinairement toutes les autres et particulièrement l'inflammation: — *febrem appellat ignem, et febricitantes igne correptos*. C'est une augmentation de la chaleur générale du corps. Nous n'avons rien changé à cette manière de voir, et les médecins modernes qui prétendent avoir découvert le fait de cette augmentation de température parce qu'ils ont employé le thermomètre à sa constatation, ou parce qu'ils ont fait graver des figures à fond noir sillonné de zigzags blancs, ne sont vraiment que des épilogistes.

Galien, plus explicite, définit la fièvre de plusieurs manières. Ici c'est un accroissement de la chaleur naturelle née dans le cœur et propagée au reste du corps en même temps qu'il survient des malaises et un trouble général des fonctions. Ailleurs la fièvre est le passage de la chaleur innée à un état contre nature, les pulsations étant devenues plus fortes et plus fréquentes (1).

Toutes les définitions de la fièvre reposent sur les mêmes faits et représentent plus ou moins celle de Galien. Le seul moyen de s'en rendre un compte satisfaisant, c'est de les grouper d'une manière philosophique autour de l'idée d'où elles sortent. Pour les anciens humoristes, la fièvre était une *effervescence du sang* produite par l'action des sels acides sur les alcalis. D'après Willis, c'était une *fermentation du sang* comparable aux phénomènes du moût de raisin qui fermente. Pour Bellini, c'était une altération du sang qui portait sur le mouvement de ce liquide, sur la quantité ou sur la qualité; sur quelques-unes de ces choses ou sur elles toutes au même moment.

Les vitalistes ont donné de la fièvre des définitions un peu différentes. D'après Stahl, c'est une opération de la nature pour une fin salutaire dont le but est l'expulsion de matières nuisibles. La définition de Sydenham est à peu de chose près la même: la fièvre est un mouvement salutaire imprimé au sang par la nature, dont les efforts tendent à débarrasser ce liquide des matières morbifiques qui l'altèrent et à lui rendre sa pureté primitive. D'après Stoll, c'est une affection de la vie qui s'efforce d'écarter la mort. Cullen, Tode, Hoffmann, ont ajouté à ces manières de comprendre la fièvre un point de vue nouveau relatif à la nature de cette maladie.

La fièvre, dit Tode, est une irritation du sensorium commun transmise du cerveau aux différentes parties du corps.

Dans la théorie de Cullen, c'est un spasme de l'extrémité des petits vaisseaux produit par une cause quelconque qui irrite le cœur et les artères.

D'après Frédéric Hoffmann, c'est une affection spasmodique du système nerveux et vasculaire accompagnée de malaises et de trouble des fonctions.

Pour Boerrhaave, ce fut une *irritation des organes sanguins*. Telle était la pensée de Prost (2), puisqu'il en faisait une excitation du système à sang rouge commu-

(1) Borsieri, *Instituts de méd. pratique*, trad. par E. Chauffard. Paris, 1856, p. 163.

(2) Prost, *Médecine éclairée par l'ouverture des corps*. 1804.

niqué aux artères et au cœur. — Broussais la considérait comme le résultat d'une douleur transmise au cœur et à tout l'appareil des capillaires sanguins unis par les rameaux nerveux d'un organe souffrant. — Rolando comme une surexcitation cardiaque dépendante de la débilité du système nerveux. — Dugès comme une exaltation du système ganglionnaire produisant la suraction du système circulatoire. — Enfin Bouillaud plus précis dit : La fièvre est une *irritation idiopathique ou sympathique du système sanguin*, dans les canaux, dans les nerfs et dans le sang qui circule : c'est une *angio-cardite plus ou moins intense*. Il le démontre en montrant : que les causes de la fièvre et de l'angio-cardite sont les mêmes que les symptômes, tous semblables, et ensuite que les rougeurs et les autres traces de phlogose sont dans l'un et l'autre cas tout à fait identiques. — Ces faits sont d'une importance considérable et ils sont exacts, car sur 176 autopsies d'enfants morts de maladies fébriles j'ai trouvé 162 fois l'angiocardite.

Lassée des tentatives inutiles faites pour découvrir et formuler d'une façon inattaquable la nature de la fièvre, l'école descriptive se borne à définir ce phénomène par l'énumération des éléments qui le constituent. Elle reproduit et discute avec soin toutes les définitions précédentes, puis donne une description des principaux phénomènes de la fièvre. C'est le parti auquel se sont arrêtés Sauvages, Selle, Vogel, et la plupart des auteurs modernes, Andral, Grisolles, Gintrac, etc.

Il n'est cependant pas impossible d'allier dans une certaine mesure l'idée d'une maladie avec les phénomènes qui la caractérisent, de façon à montrer dans le développement et la succession de ces phénomènes les rapports de la cause et de l'effet produit, ce qui est le plus sûr acheminement vers la découverte de sa nature intime. Si tout n'est pas connu dans le mécanisme de la fièvre, l'histoire de ses causes et de ses caractères est assez avancée pour qu'on puisse tracer du phénomène une relation satisfaisante.

V

J'ai dit plus haut : la fièvre est une réaction contre les impressions morbifiques. Personne ne saurait mettre ce fait en doute. En effet, la fièvre est un phénomène sympathique. C'est une action réflexe évidente. De même que toutes les actions réflexes et sympathiques, elle se produit dans des circonstances déterminées, mais elle ne peut pas se produire. Ainsi dans plusieurs cas, en apparence les mêmes, on ne la rencontre pas toujours. Elle succède immédiatement ou secondairement à certaines impressions morbifiques particulières qui agissent directement sur l'*impressibilité organique* ou indirectement par le sang. Elle annonce le mal, et plutôt à Dieu qu'il en fût toujours ainsi, car on ne connaîtrait pas de *maladies latentes*. Malheureusement il y a des affections qui n'ont pas le pouvoir d'éveiller les phénomènes sympathiques de la fièvre, et c'est ce qui a poussé les nosographes à diviser les maladies en deux grandes classes : les maladies fébriles et les maladies apyrétiques ou non fébriles. Dans les maladies fébriles, où l'impression morbifique et son effet matériel sont le plus souvent accompagnés de fièvre, il y a des exceptions : telle maladie, ordinairement accompagnée de fièvre, comme la pleurésie aiguë, peut être apyrétique ; il en est de même de la méningite tuberculeuse, de l'entérite, etc. Cela dépend de la tolérance organique des individus.

Les sympathies entre les organes et les appareils ne sont pas constantes, et l'action réflexe s'épuise par l'excitation. En effet, des impressions morbifiques et des produits morbides existent sans fièvre. La sympathie s'éveille à un moment qu'il est impossible de prévoir, tantôt à l'époque de l'impression morbifique primitive, et au début des accidents, tantôt, au contraire, dans le cours ou à la fin des maladies et de l'évolution des produits morbides déposés au sein des organes.

La preuve que la fièvre n'est qu'un acte sympathique, c'est qu'il est impossible de s'en rendre compte par une altération quelconque des organes et des tissus intéressés par elle, et que d'ailleurs la lésion qui en provoque l'apparition n'a aucun rapport direct avec eux. En effet, quel lien y a-t-il entre un furoncle ou une pleurésie et la courbature, l'inappétence, la céphalalgie, l'abattement, la vélocité du cœur et du pouls, l'accroissement de la combustion moléculaire et de la calorification ? Aucun, si ce n'est le *consensus* de tous les organes dont parle Hippocrate (1), ce qui est le résultat de la vie et de l'action sympathique des appareils fonctionnels les uns sur les autres. C'est qu'en réalité, dès qu'une cause morbifique agit, le nerf grand sympathique met en état de spasme ou de relâchement les capillaires d'une partie ou de la totalité du corps, ce qui engendre les troubles de calorification spécifiques de la fièvre.

Outre que la fièvre est une sympathie de certains appareils pour les souffrances d'un tissu, c'est une réaction de l'organisme contre l'impression morbifique et son produit. En effet, toute maladie aiguë a une marche rapide dans laquelle les produits morbides sécrétés se transforment et disparaissent par élimination dans le but de favoriser le retour à l'état normal. Si la fièvre tombe avant cette élimination complète, c'est-à-dire si l'acte sympathique ou la réaction de l'organisme cesse prématurément, la maladie se prolonge, les produits morbides s'immobilisent, et il y a ce qu'on appelle l'état chronique, qui dure autant que les altérations matérielles de l'organe. L'absence de réaction fébrile aura donc été dans ce cas une chose fâcheuse. Il en est partout de même. C'est ce qui donne aux maladies aiguës des vieillards une gravité particulière, car à cet âge la réaction fébrile est faible, et elle disparaît souvent avant l'élimination des produits morbides, ce qui favorise le passage des maladies aiguës à l'état chronique.

La fièvre des maladies aiguës, en rapport avec la force de constitution des individus, est l'indice d'une réaction de l'organisme contre les produits engendrés par les impressions morbifiques. Là où cette réaction n'existe pas et lorsqu'elle tombe prématurément, il y a tout à craindre pour une maladie chronique et pour une terminaison fâcheuse.

VI

Dans une nouvelle théorie de la fièvre, Marey (2) s'élève contre toutes les interprétations vitalistes qui ont été données de cet acte sympathique. Ce n'est qu'un phénomène mécanique, et la fréquence du pouls, son dicrotisme, ainsi

(1) Hippocrate, *Œuvres complètes*, trad. Littré. Paris, 1839-1861.

(2) Marey, *Physiologie médicale : De la circulation du sang*. Paris, 1863.

que l'impulsion cardiaque, résultent du relâchement général des capillaires sanguins ou séreux, d'où la nécessité pour le cœur de presser ses contractions, afin de faire circuler la même masse de sang dans des canaux devenus tout à coup plus larges. De la diminution de résistance périphérique résulte la nécessité de l'augmentation de fréquence des battements cardiaques. Il paraît que c'est là une loi physique à laquelle il n'y a pas d'objection à faire.

La science peut accepter cette explication des phénomènes matériels de la fièvre, sans croire pour cela que la fièvre soit un phénomène mécanique. Elle peut considérer la fréquence du pouls comme étant un acte physique, et l'augmentation de la chaleur centrale comme étant un acte chimique; mais s'il y a une cause vitale antérieure à ces phénomènes, la théorie vitaliste de la fièvre n'en sera pas ébranlée. Cette cause existe-t-elle? Oui. En effet, sous l'influence d'une impression morbifique, c'est-à-dire une cause produisant d'une façon inconsciente un état morbide en vertu des propriétés du nerf grand sympathique et du *consensus* général qui en résulte, tout le système capillaire se contracte et se relâche (*strictum et laxum*). C'est une hyposthénie capillaire générale due à une paralysie momentanée du grand sympathique. Après le fait vital de l'impression morbifique, le premier acte qui se produise est l'hyposthénie du grand sympathique, qui occasionne le relâchement des capillaires, lequel détermine la fréquence des mouvements du cœur, et après ce phénomène apparaît l'élévation de température, suivie de courbature, de l'anorexie, etc. Un acte vital sensitif précède donc les phénomènes mécaniques de la fièvre.

Resterait à savoir quel est le but final de l'état fébrile, afin de déterminer s'il n'y a rien à savoir au delà de la constatation du phénomène; mais ici on touche aux confins de l'hypothèse. La fièvre a-t-elle pour but d'éliminer le principe nuisible des maladies? Est-ce d'après Sydenham une opération salutaire de la nature? Il n'est pas déraisonnable de le dire, et la théorie mécanique de Marey n'est pas si éloignée de cette doctrine qu'on pourrait bien le croire, lorsqu'on ne réfléchit pas à la nature des phénomènes fébriles.

Quand une inflammation se produit, son exsudat doit s'absorber ou se convertir en un autre produit. Pour qu'il soit résorbé, il faut que la pression circulatoire voisine soit moins forte et le comprime moins. Or, la fièvre, en relâchant tous les capillaires, amène ce résultat; elle diminue l'énergie de la colonne sanguine se rendant au lieu enflammé, ne fait plus qu'une circulation moins énergique autour du point malade, ce qui atténue l'irritation et permet aux molécules du produit exsudé de disparaître plus facilement.

VII

La fièvre est caractérisée par un ensemble de symptômes qui ne sont pas toujours les mêmes ni toujours très-évidents, et qu'il faut une grande habitude pour reconnaître. Mais le plus constant est l'élévation de la température du corps. *Hippocrates febrem appellat ignem et febricitantes igne correptos.*

Elle n'est jamais la même dans son intensité ni dans sa durée aux différents âges, chez les sujets vigoureux ou débiles, chez l'homme ou chez la femme, au

début ou à la fin des maladies, etc. Tantôt *passagère* et de quelques heures, tantôt *éphémère* ou *continue* pendant plusieurs jours, elle offre des variations si grandes, qu'une description très-détaillée ne pourrait en retracer le tableau, si l'on ne prenait un type qui la représente dans ce qu'elle offre de plus ordinaire.

VIII

Les causes de la fièvre sont très-variées. Ce sont d'abord les impressions morbifiques directes qui l'engendrent sans lésion matérielle appréciable, et ensuite les causes de toutes les maladies dans le cours desquelles la fièvre se développe par le fait de la sympathie.

Les impressions morales très-vives, telles que le chagrin, la tristesse, l'ardeur au travail, les transports de l'amour non satisfaits, etc., modifient l'action du grand sympathique, relâchant le système capillaire, et impriment au cœur une vélocité remarquable; elles augmentent la chaleur du corps et principalement de la tête; elles troublent la sécrétion de la salive, du suc gastrique et de la bile; elles amènent la dyspepsie et la fièvre immédiate, ou ultérieurement une fièvre lente moins bien caractérisée.

Bien que ces faits soient contestés par quelques personnes, ils reposent sur de nombreuses observations.

On dit qu'un homme est consumé par la jalousie, par l'ambition et par l'amour, qu'il est dévoré par de brûlants désirs: ce ne sont pas de vaines métaphores, ce sont des expressions qui expriment des faits que la médecine aurait tort de négliger. Les transports d'un jeune homme aux pieds de sa première maîtresse, les mouvements accélérés de son cœur, la rougeur et le feu de son visage, la chaleur de tout son être et l'éclat de son regard, la soif qui le dévore, etc., caractérisent la fièvre autant que ces mêmes phénomènes lorsqu'ils sont produits par une altération organique. Mais ici ce n'est qu'une fièvre éphémère qui tombe par le repos ou disparaît par le contentement du désir satisfait. Les ardeurs du génie qui compose son œuvre, la retourne et la corrige pour l'embellir avant de la produire au grand jour; l'émotion des luttes de concours entre des jeunes gens réunis pour improviser une question écrite, sont autant d'accès de fièvre aiguë qu'on ne peut méconnaître. Il en est de même de l'excitation qui s'empare des natures enthousiastes, avides de ce qui est beau et de ce qui est bien, qui s'animent, s'échauffent et s'exaltent à la lecture ou à l'audition d'un chef-d'œuvre musical, oratoire ou dramatique. Tous ces faits sont des exemples de fièvre aiguë, et chez ceux qui vivent sans cesse au milieu de ces impressions énervantes, il en résulte la fièvre chronique avec dyspepsie, chlorose et tout ce qui résulte des digestions mauvaises ou incomplètes.

Beaucoup plus souvent la fièvre résulte d'impressions morbifiques indirectes, accompagnées d'altérations éphémères ou prolongées du sang. Les boissons excitantes et chaudes, les aliments excitants pendant leur digestion et avant l'élimination de leurs parties nuisibles; les miasmes, les effluves, les venins, les virus, etc., portés dans le sang, y déterminent primitivement ou secondairement des altérations d'où résulte sympathiquement la fièvre.

L'ivresse produit une fièvre aiguë passagère comme les repas trop copieux, et il en est de même de tous les stimulants qui augmentent passagèrement l'action des forces vitales.

Les miasmes de l'érysipèle, de la suette, du choléra, de la fièvre typhoïde, du typhus, de la peste, de la dysenterie, de la rougeole, de la scarlatine, de la variole, déterminent la fièvre, bientôt compliquée de lésions dans lesquelles existe également une fièvre, de nature différente et appelée *secondaire*, parce qu'elle est en rapport avec les altérations locales propres à chacune de ces maladies.

Ainsi le poison de la variole détermine une fièvre primitive suivie de l'éruption de papules bientôt transformées en vésicules et en pustules ombiliquées. La fièvre tombe et le malade entre dans un état de calme souvent trompeur. La suppuration des pustules commence, et à la suite une fièvre *secondaire* s'allume, qui n'est plus la fièvre de la variole, et elle est souvent si forte, qu'elle fait périr les malades.

Les effluves produisent la fièvre intermittente, la fièvre pernicieuse et la fièvre larvée dans leurs formes les plus diverses.

Les virus de la morve, de la variole, de la scarlatine, du claveau, etc., provoquent une réaction fébrile bientôt suivie du développement de la scarlatine, de la variole, de la morve, etc.

Certains produits étrangers qui pénètrent dans le sang, tels que le pus, les bactéries, les matières septiques, concourent au même résultat, par suite d'une fermentation du sang semblable qu'admettait Willis, d'où une catégorie de *maladies zymotiques*.

Ailleurs enfin la fièvre naît sympathiquement du travail intérieur qui préside aux sécrétions exagérées, telles que le flux de salive ou le flux du ventre ; à l'établissement d'une fonction : exemple, la sécrétion lactée ou la menstruation ; au développement des maladies aiguës dites inflammatoires, comme l'angine, la pneumonie, la méningite, la pleurésie, la péritonite, la néphrite aiguë, etc. ; à l'évolution de maladies organiques graves, telles que les tubercules, le cancer de certains organes, et à la réparation des lésions traumatiques et des blessures de toute espèce.

IX

Rien n'est variable comme la fièvre dans ses caractères extérieurs. Son intensité, sa forme, sa durée, sont en rapport, avec la nature de l'impression morbifique, avec l'âge des sujets, avec la nature et l'époque de la maladie dans laquelle on l'observe. Elle est *fugitive* et dure à peine quelques heures ; *éphémère*, lorsqu'elle se prolonge un ou deux jours ; *continue*, *intermittente* ou *rémittente*, selon qu'elle persiste d'une manière soutenue pendant une ou plusieurs semaines, ou qu'elle cesse ou reparait à des époques intermittentes, ou enfin qu'elle offre dans sa durée continue des rémittences et des paroxysmes marqués sous forme d'accès périodiques.

X

Dans toute fièvre on observe, à des degrés divers, du malaise, des frissons, une augmentation de la chaleur et de la fréquence du pouls.

La température axillaire s'élève de 37 degrés à 38, 40 et davantage, selon les maladies.

Chez les sujets dont s'empare la fièvre il y a une première période, plus ou moins marquée, dans laquelle il y a de la pâleur du tégument externe, de l'horripilation, un faible sentiment de froid ou de frisson, avec petitesse du pouls, malaise général, courbature et perte subite des forces musculaires : c'est la *période de concentration des forces*, ou du *strictum*, suivie d'une période dite *d'expansion des forces* ou *laxum*, parce qu'alors le pouls se dilate, la peau perd sa pâleur et se colore, les frissonnements et le froid disparaissent pour être remplacés par un accroissement de la chaleur superficielle et profonde. Vient enfin une troisième période de *détente* ou de *crise*, dans laquelle les symptômes diminuent si la fièvre doit disparaître entièrement ; il y a de la moiteur et les fonctions rentrent peu à peu dans leur ordre naturel.

XI

Au début de la fièvre, il se produit une sorte de spasme cutané, caractérisé par la pâleur de la peau et la contraction du derme formant la *chair de poule*. Il semble que les fluides se retirent de la périphérie vers le centre, et un faible sentiment de froid ou un refroidissement, avec ou sans frisson, se fait sentir. Lorsque le frisson est violent, les muscles cessent d'être soumis à l'empire de la volonté, ils tressaillent malgré la résistance des malades ; les membres ne peuvent rester immobiles et les dents claquent, rapprochées les unes sur les autres par le spasme intermittent des mâchoires. Ce sont de véritables convulsions. Ce frisson dure plus ou moins longtemps ; il est très-marqué dans l'accès de fièvre intermittente, dans la fièvre d'invasion des maladies aiguës inflammatoires, ou de quelques fièvres éruptives, etc. ; mais il manque quelquefois, et il est remplacé par le reflux du sang à l'intérieur, ce qui produit la pâleur de la peau.

Ces premiers phénomènes sont toujours accompagnés d'un accroissement de la chaleur profonde que l'on peut mesurer dans l'aisselle avec un thermomètre, de malaise indéfinissable, d'une faiblesse plus ou moins grande et une grande difficulté de se mouvoir. C'est à ce point qu'on se demande comment tant de forces et de vigueur peuvent si subitement disparaître, et comment il faut comprendre le mécanisme de la force musculaire, lorsqu'un simple accès de fièvre la détruit plus complètement que plusieurs jours d'inanition ou de maladie. Quelle est l'altération si subite des muscles qui empêche la fonction musculaire ? pourquoi la force revient-elle au bout de quelques heures, lorsque l'accès de fièvre est terminé ? Il est impossible de le dire ; mais, à coup sûr, ce n'est pas une altération du muscle, et c'est le principe même du mouvement qui cesse d'arriver à l'organe chargé de le recevoir.

Le pouls est alors fréquent, régulier, petit, dur, resserré, réduit à la moitié de